

* créer une entité consultative au niveau collégial, afin d'assurer une qualité de vie et de formation optimale;

* prendre toute mesure nécessaire à la défense de ses membres.

De telles associations existent dans des collèges du Québec. Ces associations sont pour la plupart regroupées au sein de la Fédération des associations de parents des cégeps du Québec Inc.

Conclusion

— La nomination des quatre parents au conseil d'administration du cégep est-elle une bonne mesure?

— Les parents ont-ils un rôle à jouer au cégep?

— Quel est ce rôle? Quel doit être ce rôle?

— Comment s'articule-t-il avec le rôle des autres intervenants?

Communication de
Laurent LAPLANTE
Journaliste
Radio-Canada à Québec

LES PARENTS ONT-ILS PEUR DU CÉGEP?

Je vous donnerai deux sons de cloche. Celui d'un parent d'abord: mes deux garçons ont étudié au cégep de Sainte-Foy. Tous les deux ont survécu. Nous aussi. Celui d'un observateur, ensuite, à qui des parents parlent du cégep, des félicitations qu'ils ont parfois le goût de lui adresser et, de temps à autre, des insécurités qu'ils ressentent.

Je suis tenté de mettre également dans le collimateur des commentaires qui nous viennent de toutes sortes de groupes de pression — je pense à Ghislain Dufour du Conseil du patronat, qui s'est formé une opinion du cégep et qui l'exprime un peu partout. C'est un peu tout cela que je mettrais sur la table. Je vais être aussi bref que possible de manière à ce que l'on engage rapidement le dialogue.

«Les parents ont-ils peur du cégep?» J'ai de la difficulté à répondre de façon monolithique. La réponse appelle des nuances. Il me semble, d'une part, que les parents ont de moins en moins peur du cégep, devenu avec sa vingtaine d'années une réalité plus familière. D'autre part, on s'approche rapidement de la première génération d'ex-cégépiens, parents de cégépiens. Une génération de parents qui a connu le cégep de l'intérieur.

Ma génération ne l'a pas connu. On était au cours classique si l'on était des garçons. On était ailleurs si l'on était d'un autre sexe. La génération qui monte, elle, a grandi dans les cégeps: il s'agit pour eux d'une réalité moins déroutante. Je dirais cependant qu'en ayant moins peur du cégep, les parents commencent à être plus exigeants. De l'avoir connu de l'intérieur les incite peut-être à dire: j'aimerais voir prolonger ce que j'ai connu de bien mais corriger ce que j'ai connu de moins bien.

Ils sont davantage au courant de ce qu'est le cégep, de l'intérieur, alors que les parents d'une autre génération, même

quand ils essayaient de gérer un cégep, ne savaient pas exactement quelle était la vie d'étudiant au ras du sol.

Quand je dis qu'il n'y a pas moyen de répondre globalement — oui ils ont peur, non ils n'ont pas peur — c'est pour toutes sortes de raisons. Premièrement, j'ai l'impression que dans l'opinion publique, chaque cégep en recouvre plusieurs. Il y a le cégep «sciences pures, sciences de la santé, sciences dures» — plus exigeant — et le cégep sciences humaines, qui serait moins lourd, plus mou, où il y aurait plus de loisirs, plus de bonnes et de mauvaises fréquentations.

Beaucoup de parents sont rassurés quand leur progéniture se dirige en science. Les autres se résignent. On a beau leur dire ce peut être le prochain Mozart, ils aimeraient mieux que ce soit le prochain Einstein. S'il y a un joueur de guitare à travers cela c'est encore plus inquiétant. «On respecte ton idée, mais si ton idée pouvait être plus scientifique, ça sécuriserait papa et maman».

Les parents ont beaucoup de difficulté à endosser les orientations du cégep. On parle de formation fondamentale. Mais cette dernière affole. On aimerait que le contenu immédiatement utilisable soit plus développé. On aimerait qu'il soit adapté à la réalité de 1988. «La philosophie, est-ce vraiment indispensable?», demandent les parents. D'accord avec les grands principes, les parents n'en exercent pas moins, dans le concret, une pression vers la spécialisation la plus rapide possible.

Une transition difficile

Chez les parents, je crois distinguer une grande ambivalence. Nous sommes contents que cette période de l'existence de nos jeunes arrive enfin. Ce sont des quasi-adultes. On ne sait trop si l'on a besoin d'une association de parents au cégep puisque les «enfants» sont en instance de majorité, s'ils n'y sont déjà rendus. Psychologiquement, sinon chronologiquement, ils s'estiment adultes, achèvent de couper le cordon ombilical, veulent davantage de regroupement avec leurs pairs. Et ça nous fait plaisir de les voir rendus là.

En même temps, pointe une relative inquiétude: «va-t-il — va-t-elle passer à travers?» Les parents n'ignorent pas les statistiques: la moitié vont décrocher en cours de route. On les voit embarquer dans ce labyrinthe qu'on n'a pas connu encore tout à fait. On ne sait dans quel état ils vont être dans un an ou deux. C'est la traversée d'une zone d'inquiétude pour bien des parents.

Si l'on sort de la ville et qu'on va en milieu rural, on constate une plus grande insécurité. À la polyvalente du village où j'habite, il y a tout juste un étudiant sur quatre ou un sur cinq qui essaie le cégep. Le milieu ne s'y prête pas. Là, c'est encore vrai qu'à 16 ans les bras d'un petit gars sont utiles. Nul besoin de lui trouver un emploi: il y en a un sur la ferme. Et puis le cégep n'est pas gratuit. Partir de Sainte-Croix et installer un enfant au cégep de Lévis-Lauzon ou au cégep Limoilou implique des frais importants pour des milieux qui n'ont pas de ressources, qui sont davantage taxables et imposables indirectement par l'éducation. En outre, il s'agit souvent de milieux plus conservateurs où le cordon ombilical dure parfois plus longtemps.

Cette difficulté de transition est moins perceptible en ville parce que la maison familiale y est souvent un toit d'hôtel où les enfants reviennent généralement autour d'une certaine

heure. La famille de ville est devenue une institution à géométrie variable. On y trouve des enfants à «élastique» qui y vivent, du lundi au vendredi avec maman. Le vendredi soir, papa tire l'élastique, les enfants partent avec lui. Il les amène au McDonald en fin de semaine parce qu'il ne sait pas faire la cuisine. Le lundi matin, il les retourne à maman avec un paquet de linge sale parce qu'il n'a pas de laveuse. En ville donc, on voit venir plus vite la séparation d'avec les enfants et le passage des jeunes à un statut et à une parfaite liberté.

Ils ont peur, ils n'ont pas peur? Tout dépend de l'orientation, du milieu familial, d'une foule de variables culturelles et économiques.

Une perspective à court terme

S'ajoute l'insécurité des parents face à l'existence. Nous pensons que les jeunes sont en neuvaine continuelle pour prier contre le nucléaire. S'il est vrai que le nucléaire fait partie du décor, il ne les touche pas si vitalement que ça tout le temps. Ils peuvent aller faire de la planche à voile sans trop s'inquiéter du nucléaire pendant une journée ou deux. Il ne faut pas transposer nos grandes inquiétudes métaphysiques sur la jeune génération. En ce sens-là, nous sommes plus conscients de ce que l'existence leur réserve, nous sommes davantage inquiets. Nous ne voulons pas peser sur leurs décisions mais mon Dieu que nous aimerions qu'ils optent pour des secteurs rentables.

Nous nous faisons souvent, comme parents, une description à très court terme de ce que la vie exige. Je me souviens de la première génération de filles qu'on a envoyées dans ce qui promettait d'être la science de l'avenir: l'informatique. Il s'agissait d'apprendre à perforer les cartes I.B.M. Avec cela votre avenir était assuré. Vous alliez être l'aile marchante de la technologie occidentale. Trois ans après on n'avait plus besoin de perforer des cartes et cinq ans après, la petite souris se promène sur son écran: tous ceux et celles qui ont investi des années à apprendre le Fortran, le Cobol et le Basic sont-ils encore à la fine pointe de l'aile marchante de la technologie occidentale? Ce genre de savoir est très vite périmé.

Pendant ce temps, apprendre la logique des sciences aurait été plus rentable à long terme. Les parents ont poussé dans une direction et, trois ou cinq ans après, c'est la tragédie. On s'aperçoit que le savoir très «pointu», très sectoriel qu'on désirait pour nos enfants est complètement périmé. Bien des parents aimeraient remonter le cours du temps et faire en sorte que la formation donnée à leurs enfants ne soit pas immédiatement fonctionnelle, mais beaucoup plus rentable à long terme.

Une partie de l'affolement — admettons-le comme parents — vient de nous, pas nécessairement de l'institution ou des enseignants. Valorise-t-on davantage aux yeux de nos enfants le cours de philosophie, de français ou d'activité physique que le cours de science immédiatement applicable? On devra admettre comme parents qu'on est plus rassurés quand ça va de ce côté-là.

Une pédagogie plus avancée

Je termine sur un ou deux atouts que le cégep possède à mes yeux et dont il ne prend pas suffisamment conscience.

Le cégep a encore des complexes. Il y en a qu'il devrait perdre. J'ai été chargé de cours une bonne vingtaine d'années

dans plusieurs institutions publiques, soit l'Université du Québec à Montréal, l'Université Laval ou ailleurs, et ce dans différents départements. Quand je compare l'enseignement qui s'y donne avec l'enseignement qui se dispense au collégial, une chose me frappe: les qualifications du personnel enseignant.

La différence n'est pas bien grande. Le professeur de cégep est bardé de diplômes lui aussi. Sur le plan du savoir, il y a au cégep un réservoir de compétences comparable à ce que bien des universités peuvent présenter. Il y a bien, dans certains secteurs, de légères différences dans la moyenne de qualification. Mais le cégep n'a surtout pas de complexes à avoir face à quelque institution que ce soit, qu'il s'agisse du collégial privé ou de l'université.

En revanche, l'investissement des enseignants dans la pédagogie, l'intérêt pour les publics, est beaucoup plus avancé que ce qui se pratique à l'université où la pédagogie est la quatrième variable de l'évaluation d'un professeur. Vous comptez ses articles dans les revues savantes, vous calculez sa recherche, sa contribution à la collectivité et, s'il reste du temps, vous regardez s'il enseigne comme du monde. L'enseignement à l'université, c'est un acte public commis en privé. Plus un professeur est bon, à l'université, et moins il a d'auditoire. Il enseigne au troisième cycle. La base de sociologie n'est pas donnée par Fernand Dumont et celle de science politique par Léon Dion. Les moins expérimentés ont des auditoriums de 200 et 300 étudiants.

Ce que le personnel collégial donne est incomparable. À égalité de compétence dans bien des cas, ce qui est investi dans le personnel enseignant auprès des jeunes est fabuleux.

Et n'est pas suffisamment connu.

F. Les attentes des employeurs

PROBLÉMATIQUE

Il n'est pas sûr que les employeurs connaissent très bien ce qu'est un cégep ou ce qu'ils doivent en attendre. Il semble que leur message soit le suivant: ou bien «Soyez les plus compétents, faites le mieux possible, on s'arrangera avec la formation reçue par les étudiants quand ils seront sur le terrain...» ou bien «Faites en sorte qu'ils soient fonctionnels dès leur entrée dans l'entreprise!»

Est-ce que les finissants des cégeps répondent adéquatement aux exigences des employeurs? Les attentes se situent-elles exclusivement au chapitre de la formation technique? Quelles collaborations les industries sont-elles prêtes à apporter? Jusqu'à où faut-il tenir compte des besoins de l'industrie dans la formation donnée au cégep?

Communication de
Ghislain BOUCHARD
Vice-président
Québec-Téléphone

Jusqu'à où faut-il tenir compte des besoins de l'industrie dans la formation donnée au cégep? Pour répondre à cette question difficile mais non moins stimulante, j'entends me référer principalement à l'expérience quotidienne de Québec-Téléphone dans un monde en mutation rapide.

Si j'ai choisi ce modèle que je connais bien, c'est en raison de son intérêt, et peut-être aussi de son aptitude à susciter face à l'avenir un questionnement qui me paraît très proche de celui qui anime actuellement le milieu des cégeps dans sa recherche de cohérence et d'efficacité. À mon avis, ce cheminement que nous pouvons faire en commun n'est rien d'autre que l'exploration et l'aménagement patient et prudent d'un avenir hautement imprévisible.

Je me propose, dans un premier temps, de dire un mot du changement dans l'entreprise en liaison avec l'évolution des connaissances et des attitudes qu'on souhaite retrouver chez ceux et celles qui y travaillent. Dans un deuxième temps, je m'attarderai à décrire le profil des candidats que nous voulons recruter et les apports de formation collégiale les plus appropriés à la polyvalence des tâches et des défis qu'ils auront à relever dans l'industrie. Puis, j'évoquerai en conclusion le genre de collaboration qu'il importe d'établir entre l'entreprise et le milieu collégial pour préparer la relève la plus apte à servir les vrais besoins de la société.

Le premier point de mon exposé s'articule autour de l'interrogation suivante: Comment s'orientent le savoir et le savoir-faire dans une industrie largement ouverte à l'innovation?

Comme vous le savez sans doute, l'évolution du marché du travail et du développement des compétences dans le monde de l'informatique et des télécommunications est très étroitement liée à l'investissement, aux nouvelles technologies ainsi qu'à l'apparition graduelle de la concurrence. Aux habiletés générales de la conduite des affaires, il nous faut désormais allier la capacité permanente d'assimiler et de transmettre des

innovations innombrables au rythme de leur sortie des laboratoires, de leur apparition sur le marché.

L'évolution scientifique est telle que le bagage de connaissances reçu par un étudiant en électrotechnique ou en informatique est déjà dépassé lorsque celui-ci termine ses études. La pression du changement est si forte qu'en l'espace de 15 ans, une bonne moitié des diplômés travaillent dans des domaines tout à fait différents du leur.

Imaginez alors l'ampleur de la désuétude des tâches dans une industrie comme la nôtre où les outils et les systèmes changent tous les cinq ans alors que la somme des connaissances, quant à elle, double tous les dix ans.

Dans un environnement technique qui fait largement appel à la mécanisation, la notion d'expérience est aussi bouleversée. En effet, plusieurs des nôtres ont acquis leur expérience en faisant des calculs et en les vérifiant dans la pratique. Or, l'ordinateur permet les vérifications plus rapidement qu'en situation concrète et l'échelle du temps s'en trouve radicalement changée, pour ne pas dire bousculée.

Nous vivons à l'âge des simulations, de la modélisation, aussi nous livrons-nous à plus d'analyses mathématiques qu'autrefois. Notre cadre de travail se révèle, par conséquent, de plus en plus abstrait.

À titre d'exemple, l'entretien d'un central téléphonique ne requiert plus de la part d'un technicien une opération aussi précise que le diagnostic d'un problème de fonctionnement. La technologie numérique réserve maintenant ce rôle à l'ordinateur central. C'est le système lui-même qui indique à l'opérateur l'endroit précis où se trouve la panne ainsi que la pièce ou le circuit imprimé à remplacer.

La question principale n'est pas de savoir comment faire, mais plutôt comment aborder un problème. L'important n'est plus la tâche matérielle à accomplir puisque les machines nous soulagent abondamment des actes fastidieux et de bas rendement, nous permettant d'utiliser plus abondamment notre matière grise.

Ce qui domine désormais, c'est la relation à gérer, le consensus à obtenir, la méthode de résolution des problèmes à définir et faire partager. Conséquemment, nous disposons de plus de temps pour la création, pour surveiller les occasions d'affaires, nous ajuster à la demande de la clientèle et effectuer une lecture plus juste des facteurs d'environnement.

Manifestement, on ne sent plus les choses de la même façon et nos structures organisationnelles en sont visiblement transformées. On voit se développer en forme de réseaux plutôt qu'en forme de pyramides, de nouvelles façons d'enclencher un processus dynamique, un véritable intérêt pour le travail, et, au bout du compte, la recherche collective d'une qualité sans faille, vraiment digne de l'appréciation du public.

Tout ceci m'amène à dire que Québec-Téléphone valorisera de plus en plus la polyvalence et la mobilité professionnelle de qui saura travailler en équipe, animer des groupes, faire face à des situations nouvelles avec un sens certain de l'autonomie personnelle et la passion permanente de la création et de l'interaction.

J'en arrive donc à la deuxième partie de mon exposé: quel bagage déterminant faut-il assurer aux cégépiens qui frapperont bientôt à nos portes pour postuler des emplois valorisants?

À en croire le plus récent rapport du Conseil du patronat du Québec quant aux attentes des employeurs en matière de formation, données compilées en mars dernier, la qualité des